

Munther Isaac, *The Other Side of the Wall - A Palestinian Christian Narrative of Lament and Hope* (*L'autre côté du mur – Un récit chrétien palestinien de lamentation et d'espoir*)

CHAPITRE 5 : QUI EST MON PROCHAIN ?

Je suis arabe, palestinien, chrétien, évangélique, luthérien et masculin. Chaque élément de mon identité me marque clairement et me distingue des autres groupes. Dans le monde d'aujourd'hui, en particulier dans le contexte palestinien, nous naissons avec ces identités, et, à bien des égards, celles-ci déterminent notre avenir. On nous accorde des identités religieuses – juifs, chrétiens, musulmans, druzes, baha'is – avant même que nous comprenions ce que ces religions signifient. Nous avons aussi des identités nationales – Arabes palestiniens et Israéliens – qui sont souvent les plus déterminantes. Même à l'intérieur de nos frontières nationales, nous sommes divisés en partis politiques religieux et laïques, de droite et de gauche. Et au sein de nos identités religieuses, nous avons différentes dénominations. Ces identités sont tissées dans le conflit de cette terre et l'ont façonné à bien des égards depuis le début. Et dans certains cas, nos différentes identités, lorsqu'elles se présentent comme opposées l'une à l'autre, créent davantage encore de division et d'hostilité. A travers ces étiquettes, nous édifions des barrières de séparation qui nous empêchent de nous considérer comme des proches.

Dans le contexte chrétien, beaucoup de gens assimilent les juifs d'aujourd'hui à l'Israël de la Bible, et les Palestiniens d'aujourd'hui aux Cananéens ou aux Philistins. Ils voient les juifs comme les enfants d'Abraham et les Arabes comme les descendants d'Ismaël. Mais imposer des identités aux gens n'est pas la bonne approche, ce n'est pas du tout utile. Nous ne résoudrons pas le conflit en faisant ces équivalences. Mon sort en tant que palestinien, comme d'ailleurs le sort de mon voisin juif, ne peut pas dépendre de ce que la Bible (ou ses interprétations occidentales) a dit il y a des milliers d'années à propos du sort des descendants d'Abraham et d'Ismaël (indépendamment du fait que je ne crois pas que tous les juifs d'aujourd'hui soient des descendants d'Abraham ou tous les Arabes des descendants d'Ismaël). Nous devons façonner notre avenir en fonction de nos décisions et de nos responsabilités morales.

La discussion doit avoir lieu dans le cadre de l'éthique et de la moralité, plutôt que dans celui de l'eschatologie ou de l'interprétation de la prophétie. L'orthodoxie devrait toujours conduire à l'orthopraxie (deux mots bizarres pour signifier la bonne théologie et la bonne pratique). Pour les chrétiens, Jésus a indiqué que le plus grand commandement est « d'aimer le Seigneur de tout son cœur, de toute son âme et de tout son esprit » et le second commandement, qui lui est égal, est « d'aimer son prochain comme soi-même » (Mt 22, 37-39).

En tant que chrétiens, nous devons beaucoup nous investir pour bien comprendre cette monumentale affirmation de Jésus, selon laquelle aimer Dieu et aimer son prochain sont de la même importance, en faisant un examen de conscience honnête : « *Aimons-nous nos prochains comme nous-mêmes ? Avons-nous déjà identifié nos prochains ? Qui est mon prochain ?* » Telles sont les questions que je vais explorer ici. (1)

En ce qui concerne les différentes identités et la façon dont elles interagissent les unes avec les autres, même si le contexte palestinien a ses propres caractéristiques, notre expérience n'est pas si différente de celle d'autres contextes, y compris occidentaux. Aux États-Unis, les discussions sur les identités raciales et ethniques ne cessent d'occuper le premier plan des débats nationaux. En Europe comme aux États-Unis, les questions relatives au statut et à l'acceptation des réfugiés et des immigrants sont toujours très controversées, et de nombreux réfugiés et immigrants sont encore considérés comme des étrangers. Dans des pays comme le Sri Lanka et l'Inde, les alliances tribales et religieuses provoquent des divisions extrêmes et violentes entre hindous, bouddhistes, musulmans et chrétiens. Des murs de séparation existent partout – même s'ils ne sont pas nécessairement physiques. La question « Qui est mon prochain ? » est pertinente dans tous les contextes aujourd'hui.

Il n'y a pas de meilleur endroit pour nous aider à explorer cette question que la parabole du bon Samaritain dans Luc chapitre 10 – une parabole qui est devenue l'un de mes passages préférés de l'Écriture et celle qui m'a le plus aidé alors que j'essaie de vivre ma foi dans un contexte de sectarisme religieux et national.

Le plus grand des commandements

Dans Luc 10, un professeur de la loi (l'équivalent aujourd'hui d'une personne titulaire d'une maîtrise en théologie) s'approcha de Jésus et lui demanda : « Que dois-je faire pour hériter de la vie éternelle ? ». Ce n'était pas du tout une question innocente – ce n'était pas comme si l'homme de loi voulait savoir « comment être sauvé » ou « comment aller au paradis ». C'était un professeur de droit, après tout. Luc nous dit qu'il posa la question pour « tester Jésus ». Et si nous considérons le contexte historique et religieux du temps de Jésus, nous nous rendons compte qu'il s'agissait en fait d'une question théologiquement et, dans une certaine mesure, politiquement chargée.

L'enjeu, nous disent les commentateurs, concernait la participation à « l'âge à venir » ou au « règne de Dieu à venir », comment on pouvait en faire partie (et qui en serait exclu !). C'était une question souvent débattue à cette époque, et chaque communauté religieuse juive y répondait différemment. La réponse des pharisiens était différente de celle des sadducéens ou de ceux que nous considérerions comme des zélotes. Et pour un enseignant de la loi qui avait certainement une façon de

penser qui s'opposait souvent à d'autres, la réponse à la question devait déterminer s'il était orthodoxe ou hérétique ! S'il était « l'un de nous » ou « l'un d'eux » !

C'était comme demander à un prêtre européen du temps de la Réforme au XVI^e siècle si une personne est sauvée par la foi ou par les œuvres ! En d'autres termes, la question était donc : quelle est la bonne secte, la bonne dénomination, le bon groupe, la bonne voie religieuse ?

La discussion conduisit à la conclusion que l'amour de Dieu et de son prochain sont la véritable condition pour hériter de la vie éternelle. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de tout ton esprit ; et ton prochain comme toi-même. » Jésus approuva cette réponse : « Tu as donné la bonne réponse ». Il aurait pu ajouter que le commandement d'aimer son prochain est égal à celui d'aimer Dieu (Mt 22, 37-40).

Jésus a ensuite défié le professeur de la loi : « Fais ceci et tu vivras ». En d'autres termes, il ne s'agit pas simplement de *savoir* mais de *faire*.

En disant cela, Jésus l'a désarçonné. L'homme, « voulant se justifier », lui demanda : « Et qui est mon prochain ? » C'est là que les choses commencent à devenir très intéressantes !

Réfléchissons un instant à la question du juriste. Que demande-t-il vraiment ?

Qui est à l'intérieur ? Qui est à l'extérieur ?

La question « Qui est mon prochain ? » n'est pas innocente. Elle sous-entend qu'il y a des gens qu'on ne considère pas comme des prochains. Par cette question, le professeur de la loi cherchait à dessiner un cercle autour de lui et voulait demander à Jésus « Où dois-je tracer le cercle ? Qui est à l'intérieur – afin que je sois sûr de l'aimer ; qui est à l'extérieur – pour que je puisse me libérer de l'obligation de l'aimer ? » Une autre façon de formuler la question serait : « Qui est avec nous et qui est contre nous ? »

La question de l'homme de loi reflète un état d'esprit sectaire typique qui divise son monde en « nous » contre « eux ». Notre monde, et le Moyen-Orient en particulier, représente plus que jamais cet état d'esprit. Nous avons tragiquement maîtrisé cet art de diviser les gens entre « nous » et « eux ».

Selon cette façon de penser, nous commençons par tracer des lignes pour nous diviser et nous distinguer les uns des autres, en fonction de la religion, du nom, de l'idéologie, de la nationalité ou de la race. Ensuite, nous nous séparons de ceux qui sont différents de nous et nous refusons de nous engager avec ces « autres ». Cela conduit à les rejeter là où nous sommes prêts à les déshumaniser voire à les diaboliser. Enfin, nous justifions le fait de les tuer.

L'un des problèmes de cette façon de penser, c'est qu'elle aboutit à ce qu'une communauté se définisse suivant des critères négatifs ; les gens décrivent, de toutes les manières possibles, ce qu'ils *ne sont pas*. La mise à l'écart des autres donne à la communauté un sentiment de perfection et de supériorité. De plus, dans cette façon de penser, il n'y a ni délimitation ni intangibilité des frontières. Le cercle continue de se rétrécir, acceptant de moins en moins de personnes à l'intérieur ; les lignes sont constamment manipulées et modifiées en fonction des alliances et des intérêts particuliers.

Dans une certaine mesure, c'est le genre d'environnement dans lequel j'ai grandi en tant qu'évangéliste palestinien dans une petite église évangélique de Bethléem. Nous avons en effet développé une identité « négative ». Même si nous aimions souligner que nous étions différents parce que nous étions des gens « nés de nouveau », en réalité notre identité était définie par la négative. J'ai appris à définir ma communauté par ce que nous n'étions pas : nous ne croyions pas à la tradition (*sola scriptura*) ; nous ne croyions pas à la médiation des saints (la Vierge Marie en particulier) ; nous ne croyions pas que les bonnes œuvres puissent nous sauver ; nous ne croyions pas aux sept sacrements de l'Eglise. Ces déclarations négatives ont forgé notre identité. Je me souviens, étant adolescent, d'avoir débattu de cela avec mes amis chrétiens « non sauvés », leur rappelant qu'ils avaient besoin de naître de nouveau et d'apprendre par cœur 1 Timothée 2, 5 (un seul médiateur) et 2 Timothée 3, 16 (l'Écriture seule suffit), à utiliser comme arguments en cas de besoin. Notre identité ne dépendait pas de qui nous étions ou de ce que nous faisons, mais plutôt du fait que *nous n'étions pas l'autre*.

Encore une fois, le problème avec ce genre d'approche (vous définir selon ce que vous n'êtes pas), c'est que c'est un processus sans fin. Les évangéliques débattent de tout et de rien, avec les autres et entre eux. À l'époque, en tant que presbytériens conservateurs, on nous a enseigné les erreurs des presbytériens libéraux, des pentecôtistes, de l'arminianisme (contre le calvinisme) et des baptistes, bien sûr, qui ne baptisaient pas leurs enfants. Nous nous sommes même opposés à la musique forte à l'église. La division n'avait pas de fin. Le cercle ne cessait de se rétrécir. Et il y a eu des moments où les lignes ont complètement changé et où les ennemis d'hier sont devenus les amis d'aujourd'hui parce que nous étions unis pour un objectif similaire. (Comme les évangéliques et les catholiques aux États-Unis qui s'entendaient sur les questions pro-vie).

Un mur qui divise – Nous sommes ici, vous êtes là.

Chez nous, rien n'est plus parlant et ne présente une image plus crue de la mentalité de séparation et de division que l'affreux mur de béton qui entoure Bethléem et la plupart des villes palestiniennes. C'est un mur qui dit : « Vous, vous restez là ; nous, nous sommes ici. » Pourtant, le mur n'est que le reflet d'une réalité plus profonde et

plus dure. En Palestine aujourd'hui, ceux qui sont différents de nous (racialement, religieusement, etc.) ne sont pas considérés comme nos prochains.

Les murs ne peuvent pas apporter la paix ! Déshumaniser ceux qui sont de l'autre côté du mur et répandre la peur de l'autre ne fera qu'augmenter l'hostilité qui existe entre nous. Récemment, alors que je réfléchissais au débat qui se déroulait aux États-Unis sur la construction d'un mur à leur frontière avec le Mexique (et sur le travail de plaider en faveur des réfugiés que font beaucoup de mes amis chrétiens), j'ai publié sur Facebook un message sarcastique sur la nécessité pour les Américains d'apprendre de notre expérience que les murs ne fonctionnent pas. J'ai dit (en plaisantant) :

« Chers amis américains : je voudrais proposer une solution au problème de fermeture de votre gouvernement. Nous avons un mur ici en Palestine, et nous serons plus qu'heureux de vous l'offrir en cadeau. Nous y incluons les graffitis. Frais de transport non inclus dans l'offre.

PS. Le Mexique n'a pas dépensé d'argent pour ce mur. En fait, les gars, vous avez déjà payé pour lui. J'espère que ça va toujours bien. »

La publication sur Facebook est devenue virale, obtenant des milliers de *likes* et de partages (certains Palestiniens ont même proposé de payer les frais de transport), ce qui m'a fait penser que cela n'était peut-être pas une blague après tout ! Faisons-le si vous pensez vraiment que les murs peuvent faire la paix. Maintenant, si vous examinez brièvement ma blague et mes arguments, il est important de voir les différences fondamentales entre ces deux situations de mur. Contrairement aux immigrés mexicains qui cherchent refuge aux États-Unis (ce que beaucoup considèrent comme à la fois justifié et injustifié), les Palestiniens ne sont pas des immigrés cherchant à habiter un nouveau pays, mais ce sont les habitants qui vivaient ici bien avant que les autres ne les enferment. Un parallèle plus approprié serait que les États-Unis soient subitement envahis par le Mexique, occupés par ses autorités et ses citoyens, puis séparés à l'intérieur de leur propre territoire par d'énormes murs de séparation. Un tel mur passerait-il encore pour le meilleur moyen de parvenir à la paix et à la sécurité ?

Les murs communiquent la peur et façonnent les perceptions de « l'autre ». Ils empêchent les gens ordinaires des deux côtés de se rencontrer et, en tant que tels, ils encouragent la création d'images de l'autre qui se révèlent souvent fausses et négatives. Les murs véhiculent le message que ceux qui se trouvent derrière le mur ne sont pas dignes de confiance et qu'il faut en avoir peur. Ils indiquent avec violence qu'il ne peut pas y avoir de gens ordinaires des deux côtés de la fracture. C'est une hypothèse fautive qu'il faut contester et rejeter.

La séparation n'est pas la solution

Il y a aujourd'hui en Israël des juifs sionistes qui sont de fervents partisans d'un État palestinien dans une version modifiée des frontières de 1967 et qui s'opposent aux politiques actuelles d'expansion et de construction de colonies du gouvernement israélien, au motif que la séparation est la meilleure voie à suivre pour parvenir à la paix. Ils craignent qu'en détruisant toute chance d'un État palestinien, les Arabes du pays ne soient un jour plus nombreux que les Juifs, ce qui ne jouerait pas en leur faveur. Il y a quelques années, l'un de ces soi-disant camps de la paix en Israël a lancé à travers Israël une campagne d'affichage montrant des photos de Palestiniens armés et de femmes musulmanes voilées avec cette légende : « Un jour, ils seront plus nombreux que nous ». Et c'est le soi-disant camp de la paix qui diffuse une propagande aussi raciste !

La séparation et la division ne résoudre pas les problèmes ! D'abord, nous contesterons l'endroit où les clôtures de séparation ont été construites (ce qui est l'une des raisons pour lesquelles les Palestiniens s'opposent aujourd'hui au mur de séparation, alléguant qu'il aurait dû être construit sur les frontières de 1967). Mais le vrai problème, en réalité, est que c'est le côté qui détient le pouvoir qui fixe l'endroit où les frontières doivent être établies. Une telle formule ne peut pas mener à la paix. La force *n'a pas* raison ! Deuxièmement, et plus important encore, nous contesterons toute idée de diviser et de séparer des communautés qui ne peuvent pas s'entendre. Non seulement cette idée est fautive en soi, mais tactiquement elle ne peut fonctionner ! Pour favoriser la paix et l'égalité, nous devons commencer à apprendre à nous accepter les uns les autres !

À long terme, le mur ne fera qu'envenimer la situation. Si nous ne nous rapprochons pas les uns des autres, nous n'arriverons jamais à nous humaniser. De plus, ce genre de séparation imposée renforce l'opposition binaire entre Israéliens et Palestiniens, perpétuant l'image dégradée de ces deux groupes sous la forme de « terroristes arabes » affrontant des juifs religieux.

Les chrétiens sont-ils innocents ?

Quant à nous les chrétiens, même si nous rechignons à l'admettre, nous sommes bien sûr tout aussi coupables de cet étiquetage et de cette division ! Nous ne sommes peut-être pas violents, mais chacun de nous est capable d'avoir des préjugés et de se montrer sectaire, notamment à l'encontre des personnes d'autres confessions (en particulier à travers les certitudes que nous tirons des textes bibliques). Nous raisonnons *aussi* en termes de « nous » contre « eux ».

Au Moyen-Orient, certains chrétiens rêvent d'un monde sans musulmans. On pourrait dire la même chose de nombreux chrétiens ailleurs dans le monde – en Europe et aux États-Unis notamment. Plutôt que de voir l'immigration musulmane comme l'occasion d'être des témoins accueillants et aimants vis-à-vis des faibles, ils

ne la voient que comme une menace. Aujourd'hui l'islamophobie est vigoureuse et active. Comment le sais-je? Parce que je suis palestinien et, pour beaucoup de gens, être palestinien = être musulman = être terroriste = ne pas être l'un d'entre nous. J'en ai une expérience de première main – étant souvent le destinataire de la haine dirigée contre les musulmans palestiniens.

Pour beaucoup, être palestinien et chrétien est un oxymore ! J'ai déjà expliqué comment, lorsque des chrétiens palestiniens sont invités à prendre la parole dans des conférences chrétiennes, leur présence rencontre une forte opposition, simplement parce qu'ils sont palestiniens ! Nous sommes souvent déprogrammés, comme je l'ai écrit dans les chapitres précédents. Si nous utilisons le langage de Luc 10, nous ne sommes pas des prochains. Nous, chrétiens palestiniens, sommes en dehors du cercle. Et beaucoup d'entre vous qui lisez ce livre, surtout si vous avez visité la Palestine, si vous êtes allés de notre côté du mur et tenté de parler en notre nom, vous avez été probablement aussi repoussés à l'extérieur du cercle, coupables de vous être associés à nous.

En même temps, nous constatons au fil des ans ce choix très sélectif du prochain dans le nombre de chrétiens qui se soucient fort peu de la souffrance des Palestiniens, alors qu'ils s'indignent lorsqu'un chrétien palestinien est assassiné par des musulmans radicaux, comme dans le cas unique du martyr de Rami Ayyad à Gaza en 2007. C'est comme si la vie des Palestiniens musulmans avait moins de valeur aux yeux de Dieu. Nous devrions nous scandaliser du meurtre de nos sœurs et frères en Christ partout au Moyen-Orient – mais qu'en est-il du meurtre de personnes d'autres confessions ?

Aujourd'hui dans le monde, de nombreux chrétiens s'élèvent (à juste titre) contre les massacres barbares commis sur les chrétiens en Syrie, en Égypte et en Irak, alors qu'ils s'indignent à peine face aux bombardements au Yémen. Autrement dit, pour beaucoup d'entre nous, nos prochains ne sont que les chrétiens. Nous ne nous soucions que de la mort des chrétiens ! Je me demande parfois : « Si Bethléem n'était pas de l'autre côté du mur, les chrétiens qui visitent la Terre Sainte viendraient-ils ici pour voir la souffrance des Palestiniens ? Et s'il n'y avait pas d'évangéliques à Bethléem, les évangéliques américains viendraient-ils chez nous et participeraient-ils à des conférences comme celles de « *Christ au checkpoint* » ? Envisageraient-ils même de traverser le *checkpoint* pour venir de l'autre côté du mur ?

En tant que chrétiens, nous ne sommes pas du tout crédibles si nous nous contentons de protester contre la persécution des chrétiens, tout en ignorant l'injustice faite aux personnes d'autres confessions !

Jésus répond

Nous traçons toujours des lignes. « Qui est mon prochain ? » est une question que nous posons tout le temps ! C'est pourquoi j'aime la réponse de Jésus, qui m'a défié

et continue de me défier. Plutôt que d'énumérer les « dix points » par lesquels nous pouvons déterminer qui est notre prochain ou qui ne l'est pas, Jésus raconte une histoire. Ici, au Moyen-Orient, nous savons que les histoires transmettent la vérité, que les récits révèlent des aspects de nos propres réalités. L'histoire que Jésus raconte est la parabole bien connue du bon Samaritain. (J'aime cette histoire, si tant est qu'il y en ait, à cause du beau chemin de randonnée qui existe à cet endroit aujourd'hui entre Jérusalem et Jéricho. C'est l'un de mes endroits préférés pour randonner. Il me rappelle des souvenirs très agréables, car c'est là que j'ai fait une des randonnées les plus mémorables avec mon amoureuse, qui est devenue plus tard ma femme.)

Pour comprendre comment cette histoire répond à la question « Qui est mon prochain ? », il faut être attentif à certains détails afin de ne pas manquer un élément crucial de la réponse de Jésus. Jésus parle d'un homme qui, voyageant de Jéricho à Jérusalem, a été attaqué et volé. Abandonné au milieu du chemin, il nécessitait de l'aide.

Voici le dilemme que nous présente le récit : pourquoi les deux religieux qui passaient à côté de cet homme ont-ils choisi de ne pas s'arrêter ? Etaient-ils trop occupés ? Je dis toujours qu'ils devaient être en route pour une conférence chrétienne, peut-être un colloque sur les missions ou le culte... Ils faisaient probablement quelque chose de religieux. Ou bien craignaient-ils que si l'homme était réellement mort, le fait de le toucher les souillerait selon la loi.

A ce stade nous devons prêter attention aux détails de l'histoire. Jésus dit que l'homme attaqué « était tombé entre les mains de brigands qui le dévêtirent, le frappèrent et s'en allèrent en le laissant à moitié mort. » (Lc 10, 30) L'homme avait donc été laissé nu et inconscient. En conséquence, les deux religieux ne pouvaient pas savoir d'où il venait et, comme il n'était pas habillé, ses vêtements ne pouvaient pas non plus révéler son identité. En d'autres termes, il aurait été difficile de déterminer sa nationalité ou sa religion. Serait-ce la raison pour laquelle les deux religieux ne se sont pas arrêtés pour l'aider ? Serait-ce parce qu'ils n'étaient pas en mesure de connaître son identité ?

Là est le dilemme : Qui est cet homme ? Un soldat romain ? Un Samaritain ? Un Juif ? Dois-je l'aider ou pas ? La question est vraiment là. C'est un être humain ! L'aider *ne peut pas* être une question de choix. C'est mon prochain.

L'attitude des deux chefs religieux nous embarrasse. C'est un défi pour tous ceux (y compris nous) qui appartiennent à des traditions qui existent pour nous aider à faire la part entre le bien et le mal. Nos traditions établissent en effet des crédos, des manifestes, des instructions, des opinions et des guides pratiques qui nous proposent « cinq raisons bibliques » pour faire tout et n'importe quoi. Nous construisons ces divisions pour tracer les lignes directrices de la « vraie théologie ».

Rappelez-vous la question « Où dois-je tracer les lignes ? » Jésus vient effacer les lignes. *Il n'y a pas de cercle – pour définir le prochain il n'y a pas « nous » et « eux » !* Tous les humains sont nos prochains – et nous sommes *appelés* par Dieu à les aimer comme nous-mêmes. *Ce n'est pas une question de choix.* Nous ne pouvons pas choisir nos prochains !

Face à nos préjugés

Ce n'est pas la seule manière dont Jésus révèle nos préjugés dans cette parabole. Un autre puissant élément est ici en jeu ici. Qui aide le blessé ? Un Samaritain !

Nous avons le privilège d'être éloignés de deux mille ans du contexte d'origine de la parabole, ce qui adoucit considérablement ce point. Il y a deux mille ans, une telle histoire aurait été un véritable choc pour ses auditeurs ! Les Samaritains étaient méprisés et détestés par les Juifs de l'époque. Ils n'étaient pas considérés comme purs ! Et, bien sûr, les sentiments étaient réciproques. Un juif ne pouvait même pas entrer dans les villes de Samarie.

Dans Jean 8, 48, nous lisons que les Samaritains étaient considérés comme des possédés. Dans Luc 9, 54, les disciples proposent une solution expéditive au « problème » des Samaritains et suggèrent à Jésus : « Seigneur, veux-tu que nous ordonnions au feu de descendre du ciel pour qu'il les consume ? » Les disciples aussi rêvaient d'un monde sans Samaritains.

Alors, quand Jésus mentionne un Samaritain, c'est comme s'il lâchait une bombe devant son public ! Car en réalité le méchant, selon nos tendances et nos perceptions naturelles, est le héros de l'histoire. Le « mauvais » est en fait celui qui fait preuve d'une miséricorde radicale.

Colin Chapman, un missionnaire et théologien britannique qui a vécu au Moyen-Orient pendant de nombreuses années et a beaucoup écrit sur les questions relatives à la Palestine et à l'islam, a fait une suggestion très stimulante sur la manière dont les chrétiens devraient se comporter avec les musulmans dans leur contexte. Pour lui, on pourrait établir un parallèle entre la façon dont les Samaritains étaient perçus au temps de Jésus et la façon dont les musulmans sont perçus dans de nombreux cercles chrétiens aujourd'hui, en particulier en Occident. A ce titre, il recommande de lire « musulmans » lorsque les Samaritains sont mentionnés dans les Evangiles.

Et si nous lisions la parabole du bon Samaritain selon cette optique ? Et si nous imaginions que c'est un musulman qui a aidé la personne blessée ? Intrigant, non ? Imaginez-vous ce qui se passerait si Jésus racontait cette histoire aujourd'hui dans une église du Texas, en disant : « C'est alors qu'un *musulman d'Iran* en voyage s'approcha de lui ; et quand il le vit, il fut pris de pitié. » J'aimerais voir la réaction sur les visages des personnes présentes !

Si Jésus devait raconter à nouveau cette histoire dans un contexte palestinien, qui serait le bon Samaritain – un cheikh musulman ? un rabbin juif ? Et si un rabbin devait bâtir un récit similaire aujourd'hui, qui choisirait-il – un musulman ? Dans un contexte juif, serait-ce un Palestinien ? Au Texas, un Iranien ? Que se passerait-il si nous commençons par changer non seulement la façon dont nous interprétons ces histoires, mais aussi la façon dont nous les racontons aujourd'hui ?

Alors que nous prétendons être sauvés par la grâce, il est triste et ironique que nous nous comportions très souvent d'une manière qui dit autre chose. Nous agissons comme si nous étions meilleurs que les autres. Nous disons que nous sommes sauvés par la grâce, et malgré cela nous vivons avec un sentiment de supériorité.

Les chrétiens et « l'autre »

Dans ce texte, Jésus nous met au défi de traiter tous les peuples comme des proches – sans perdre notre spécificité chrétienne ni compromettre notre engagement envers l'évangile du Christ. C'est un grand défi, mais je suis convaincu que si nous ne commençons pas par abattre ces barrières entre nous et ceux qui sont différents de nous – et à moins que les chrétiens abolissent celles qui les séparent des fidèles d'autres confessions et considèrent ces derniers comme leurs prochains, les défendent, les aiment et leur viennent en aide, ce qui leur donnera envie de faire la même chose pour eux – nous ne pourrons pas témoigner efficacement auprès d'eux !

Ron Sider a décrit il y a plusieurs années la façon dont les évangéliques pouvaient être orthodoxes dans leur théologie et totalement hérétiques dans leur pratique ! (2) Dans l'esprit de 1 Corinthiens 13, souvenons-nous que sans amour, nous ne sommes rien. Jésus a dit qu'on saura que nous sommes ses disciples non pas à travers notre théologie ou notre doctrine. Non, on saura que nous sommes ses disciples par notre amour.

La discussion entre Jésus et le juriste se termine par ces mots de Jésus : « *Fais de même* ». Vous souvenez-vous de la question qui a conduit à tout cela ? C'était une question sur la bonne pratique. Encore une fois, la bonne théologie devrait toujours conduire au bon chemin, à la bonne pratique. Notre foi consiste à *faire*. Aime ton prochain comme toi-même. Fais-le.

Des gens sans visage et sans nom

Il y a quelque temps, je visitais une boutique d'artisanat de bois d'olivier à Bethléem pour chercher un cadeau à offrir à une église partenaire. (3) Tandis que je regardais autour de moi, l'artiste me recommanda une statue de la Sainte Famille réfugiée. Elle était différente de toutes les œuvres artisanales que j'avais vues jusqu'alors. Les personnages étaient sans visage. Ils avaient des têtes mais pas de visages. *Comme c'est symbolique !* me suis-je dit. Je ne suis pas sûr de ce que l'artiste voulait dire, mais

j'ai trouvé beaucoup de sens à ce portrait de réfugié de la Sainte Famille sans visage. Car combien de personnes « sans visage » et « sans nom » y a-t-il aujourd'hui dans notre monde, combien de personnes qui cherchent un refuge, de la sécurité, de la dignité et de la reconnaissance ? Des gens que l'on ne mentionne que sous forme de chiffres et de statistiques, de gros titres dans les journaux, de victimes d'oppression ; des gens devenus des outils au service des intérêts des puissants et des riches – des gens « sans visage » et « sans nom ».

Je pense aux réfugiés dans le monde actuel et aux nombreuses personnes déplacées et assiégées à cause de la violence. Je pense aux victimes des conflits en Syrie et au Yémen. Je pense aux sans-visage et aux sans-nom de Gaza.

L'expression « sans visage » et « sans nom » définit assez bien la façon dont la plupart des gens dans le monde nous perçoivent, nous les Palestiniens. Nous ne sommes vus qu'en référence à « l'autre » qui est du côté des puissants. Tout au long de l'histoire, les empires nous ont occupés, les puissances coloniales se sont promis et échangé nos terres et nos maisons, et nous avons été déplacés encore et encore. Les puissants ont fait des déclarations à propos de notre identité et de l'ancienneté de nos patrimoines ; ils ont édicté des lois discriminatoires ; ils ont vu une Palestine vide – une Jérusalem sans Palestiniens, voire une Bethléem sans chrétiens. Et la plupart des chrétiens ne considèrent notre terre que comme un champ de pierres antiques. De vieilles églises historiques mais pas d'habitants – à moins que vous ne soyez de leur côté, bien sûr. Nous sommes des sans-visage et des sans-nom, pas des prochains. Nous sommes mis de côté, hors de propos, de l'autre côté du mur.

Pourtant, à chaque fête chrétienne, on nous rappelle ici à Bethléem que Jésus est l'Emmanuel – Dieu avec nous, Dieu comme l'un de nous. Car lui aussi a été victime de l'oppression. Dans son enfance, il a dû survivre à un massacre. Il est alors devenu un simple réfugié, un de plus parmi tant d'autres sans visage et sans nom dans notre monde. Il est né dans une famille simple et normale ; il est né dans notre petite ville, dans une grotte quelconque – comme pour dire : Je te reconnais ! Je sais ce que tu ressens. Je vois ton visage. Je connais ton nom. Je connais ton histoire. Je partage ton expérience.

Jésus est venu à nous de notre côté du mur. Nous sommes devenus des prochains au plein sens du terme. Pour les Palestiniens, et pour des millions de personnes opprimées et méprisées dans le monde, c'est une bonne nouvelle. La statue en bois d'olivier que j'ai trouvée dans ce magasin m'a rappelé que nous existons aujourd'hui en tant qu'Eglise, en Palestine et dans le monde, pour le bien des sans-visage et des sans-nom, pour marcher sur les traces de Jésus et défendre, reconforter, protéger et valoriser les gens vulnérables et méprisés. Si nous n'avancions pas vers eux, qui le fera ? Et si nous ne les reconnaissons pas, qui le fera ?